

Alain GURLY

Adieu ma Cévenne

Réédition
2020

Du même auteur :

- "Adieu ma Cévenne" en 1992 (Lacour) -
Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc

"Les Carnets du Réboussié" en 2001 (Impr.
Jouve - Paris)

- "Histoire de La Grand Combe" en
2006 (Editions Ecrits d'Oc)

- "Les Nouveaux Carnets d'un Réboussié" (2007
- Ecrits d'Oc)

Romans policiers de terroir : La saga du Mas des Brusses - *Les enquêtes de Phino le Berger* :

- La Clède de la Jeune Morte, roman policier de
terroir.(2009)

- L'affaire de la Fête aux Champignons (2010)

- Les trois crimes du Pont aux merles (2011)

- La malédiction du mas des Brusses (2012)

- Les derniers jours du mas des Brusses
(2014)

Nouvelles :

- Histoires et récits cévenols (2008)

- La Cloche et autres nouvelles cévenoles
(2011)

- Voyage avec une âme à travers la Cévenne
(Nouvelles à travers l'histoire des Cévennes) (2013)

Voir les autres titres sur :

<http://versamoi.free.fr>

PRÉFACE

A ma connaissance, aucune commune gardoise de moins de cinq cents habitants ne peut s'enorgueillir de compter, parmi ses enfants, autant d'écrivains vivants que Sainte-Cécile-d'Andorge !

Jusqu'à aujourd'hui, elle en comptait trois, qui ont publié un ou plusieurs ouvrages. A savoir Jean Vigne, le plus chevronné, poète (Français et Occitan) et conteur dont "La colline aux chèvres" lui a valu de partager avec Adrienne Durand-Tullou, le Prix de Littérature Régionaliste décerné par le Conseil Général du Gard ; Jean-Noël Pellen, ethnologue et chercheur au C.N.R.S, conteur, musicien et chanteur, dont "L'autrefois des Cévenols" est exemplaire ; Martine Thomas, la benjamine, qui a fait paraître, aux éditions Christian Lacour, un livre délicieux "Ma Grand'Mère Cévenne", que j'avais eu l'honneur - et le plaisir - de préfacer.

A ces trois talentueux "enfants de l'Andorge" va s'ajouter un nouvel auteur : Alain Gurly qui m'a demandé d'ouvrir, par quelques lignes, le recueil de souvenirs qu'il a écrit. Ce

que je fais bien volontiers, parce que j'ai beaucoup d'estime pour lui et que j'ai pris beaucoup de plaisir à la lecture de son manuscrit. Et, aussi, en pensant à ce qu'a dit Jules Michelet dans son "Histoire de France" :

« Chaque homme laisse un petit bien : sa mémoire. »

Né en 1942, "Au temps des longues nuits" de l'Occupation, à La Haute Levade, d'un père mineur puis cheminot, et d'une mère couturière, Alain Gurly a été, à l'école communale de ce village, l'élève de ces enseignants admirables de compétence et de dévouement que furent mes collègues et amis Léa et Georges Pelcot. Il fit ensuite ses humanités au Lycée d'Alès, obtint son Bac avant de poursuivre ses études à la Faculté de Montpellier. Deux ans plus tard, il était licencié en Histoire-Géographie, et en 1964, Diplômé d'Etudes Supérieures. Il enseigna alors au Lycée Daudet de Nîmes avant de devenir Bibliothécaire-Documentaliste, "métier" qu'il exerce depuis plusieurs années au Collège Léo. Larguier à La Grand Combe.

Dans son dernier ouvrage, Jacques Chancel, "l'homme de la télé et de la radio", a écrit, entre autre, ceci :""Chaque homme a, dans sa tête, un triangle des Bermudes. Un triangle où se perdre, un triangle où se trouver. ""

Comme Jacques Chancel, Alain Gurly a le sien, qui est d'ailleurs aussi celui de ses trois compatriotes "complices" en écriture ! Ce

triangle des Bermudes est dans la Cévenne, exactement une partie du sud de la Vallée Longue et la Vallée de l'Andorge, quelques kilomètres carrés de terre schisteuse faite de serres et de vallats, de châtaigneraies et de faïsses plus ou moins cultivées, d'eaux vives.

Un petit pays qu'il porte en son coeur, où il a passé son enfance et son adolescence, et où, aujourd'hui, il demeure, avec les siens, dans la maison qui l'a vu naître.

Georges Fontane, de Molières-sur-Cèze, un poète et conteur que j'estimais beaucoup, a écrit un bien beau bouquin intitulé "Les quatre temps ou la vie d'un mineur cévenol" dans lequel il narrait sa vie de "gueule noire" dès l'âge de douze ans... L'ouvrage de souvenirs d'Alain Gurly, qui est une mémoire, s'organise lui aussi en quatre temps : "Le temps d'avant-guerre", "Le temps des sornettes", "Le temps des souvenirs", "Le temps des regrets" Dans le premier, il raconte des histoires qu'il a entendues et qui concernent ses aïeux et ses parents ; dans le second, des "sornettes" qu'on racontait à la veillée "avant la télé" ; dans le troisième, le souvenir de "choses" vécues par lui au temps de ses "vertes années" ; dans le quatrième, cinq nouvelles évoquent la nostalgie de l'homme entré dans la cinquantaine.

Viscéralement attaché à sa terre natale où plongent ses racines, Alain Gurly, en écrivant ce texte a fait sien le mot d'Ernest Renan, affirmant dans la Préface de ses "Souvenirs d'enfance" : "On ne doit jamais rien écrire que de ce qu'on aime. L'oubli et le silence sont la

punition qu'on inflige à ce qu'on trouve laid ou commun dans la promenade à travers la vie... J'aime le passé mais je porte envie à l'avenir."

A Alain Gurly, qui fidèlement, avec coeur, vérité et talent, barre la route à l'oubli et fait revivre un temps aboli, on peut, je le pense fortement, attribuer cette pensée célèbre de Jean Jaurès :""Vous êtes attachés à ce sol par tout ce qui vous précède et tout ce qui vous suit ; par ce qui vous créa et ce que vous créez, par le passé et par l'avenir, par l'immortalité des tombes et par le tremblement des berceaux. ""

Aimé VIELZEUF,
Ancien Président de l'Académie de
Nîmes - 1992

REMERCIEMENTS

Je remercie :
Georges Pelcot qui a accepté de corriger
ma copie, comme autrefois.

Roger Roux pour sa documentation.

Roselyne Maurin pour ses encouragements.

DEDICACE

Je dédie ce petit livre à la mémoire de mes
parents qui furent mes Dieux Lares,
A Roger, à Gusta, et à toutes ces ombres
de ma jeunesse,
A Mimi, qui, comme moi les a aimés... et
les a maintenant rejoints...
Aux serres, aux valats, aux gours, aux
faïsses de mon jeune âge...
Avec toute ma reconnaissance.

A.G

*« Salut ! Montagnes bien aimées... »
(Premier vers de l'Hymne La Cévenole)*

PRÉLUDE

Chacun de nous conserve, dans un coin de sa tête, son petit paradis bien à lui, qui, bien souvent, n'est plus qu'un paradis perdu. Pour moi, mon petit paradis se délimite géographiquement dans cette portion de la Vallée Longue en Cévenne qui s'étend d'Alès au Collet-de-Dèze, en passant par La Grand' Combe, à cheval sur le Gard et la Lozère.

A mesure que j'ai pris de l'âge, ce petit paradis a tellement grossi qu'il occupe maintenant beaucoup plus qu'un recoin de mon cerveau. Il a rempli toute la tête !

Seulement, ce petit lopin de Cévennes garde toujours, à mes yeux, deux visages. D'abord le visage quotidien, dans lequel et au travers duquel je vis.

J'en connais les arbres, les faïsses, et même les cailloux schisteux de la montagne me sont familiers. Je les ai toujours connus. Je sais le goût de ses eaux de source, la qualité de vert des feuilles qui décoorent nos serres, je sens le vent de la pluie et celui qui nous amène le froid. Je connais la rudesse et la douceur de ses habitants, les raïols, mes compatriotes..

C'est là que je suis né, que j'habite, et que je mourrai. Cette pensée, sans que je sois particulièrement pressé d'arriver au dénouement, me comble profondément. Je me considère comme un privilégié. Peu de gens peuvent en dire autant.

Mais surtout, ce coin cévenol conserve toute mon enfance passée, qui ne subsiste plus qu'en souvenirs et en histoires.

Ces récits et cette galerie (le plus souvent familiale) de portraits étaient destinés à une consommation « interne », car, pour nos enfants, ces époques paraissent dater des ères géologiques..! Je prends aujourd'hui le risque d'ennuyer des lecteurs qui n'ont certes pas les mêmes raisons que moi

de trouver ces personnages intéressants.

A cette époque, les gens ne connaissaient pas la philosophie, mais ils avaient du bon sens à revendre. Ils n'avaient ni indigestion, ni le temps d'être tristes. Ils ne connaissaient pas non plus la rentabilité et l'économie, mais ils avaient le sens inné du travail, de son juste salaire et de la gestion de leurs maigres biens.

Ils s'agrippaient à leur immense courage et à un sens des valeurs qui n'existe plus... Avec, en plus, la foi, la gaieté, l'entrain qui bouleversent les montagnes, les nôtres, celles du pays Cévenol....

Et je pense que, sous l'écorce rude de la Cévenne, sous la terre croulante des faïsses abandonnées, dans les vicissitudes du temps, de l'histoire, il y a toujours eu une âme et un cœur bien cachés sous les épines des «*pélous*» de nos montagnes. Ainsi, j'ai voulu verser ma parcelle d'âme dans le vaste souvenir collectif des gens de chez nous. C'est une parcelle modeste et sincère.

J'espère qu'elle contribuera, comme tant d'autres, à bercer de nos souvenirs les collines de la Vallée Longue. Car notre mémoire collective, c'est la musique de nos serres... Qui l'a entendue une seule fois ne l'oubliera jamais. Qui l'a entendue une seule fois aimerait aussi la faire entendre aux autres.

C'est pourquoi je vous invite à une valse à quatre temps dans mes souvenirs d'enfance, en Vallée Longue.

Malgré la nostalgie, ce n'est pas une valse triste...

Laissez-vous aller. Voici le premier temps de la valse.

PREMIER TEMPS

Le Temps d'Avant-Guerre

*« moun Alès tan pouli... »
(Marquis de La Fare)*

AU RESTAURANT

Nous sommes issus de vieilles familles cévenoles : l'une de Champclauson, l'autre de Sainte Cécile d'Andorge.

Ma famille maternelle est là depuis des temps immémoriaux. Des gens bien informés, et qui s'occupent de généalogie, prétendent que cela remonte aux Vikings !!

Du côté paternel, c'est plus récent ! Deux ou trois siècles environ. Il paraîtrait que nos ancêtres furent trois frères suisses Allemands, venus en France par le Piémont, sous Louis XV à peu près. L'un s'en fut dans la région grenobloise où sa descendance légitime s'éteignit avec un curé défroqué sous la révolution, l'autre se fixa en Ardèche vers Beaulieu, le dernier s'en fut en Cévennes. Ils étaient tailleurs de pierres selon la légende familiale, confirmée par mes propres recherches à la Mairie de Portes, où j'ai trouvé un de mes aïeux taillant du caillou aux environs de la Révolution.

Cependant, je les soupçonne, quant à moi, de s'être faits tailleurs de pierres sur le tard, et d'être venus surtout comme soldats suisses du roi de France qui, à cette époque, recrutait beaucoup de mercenaires en ce pays. Je vois assez bien mes aïeux armés de hallebardes en train de guerroyer en Italie vers le XVI^e siècle sous les ordres du chevalier Bayard : voilà qui dore le blason d'une famille..

Mon père me montra un jour, sur le Chassezac, un pont soi-disant construit par les trois frères. Je n'en jurerais pas maintenant.

Par une sorte de descente de l'échelle sociale en

même temps que de la montagne, ma famille paternelle passa de l'état de tailleur de pierres à celui d'agriculteur, et du village de Portes (estampillé d'un Château et d'un Marquis) à un modeste mas perdu dans la montagne qui, entièrement ruiné de nos jours, s'appelle Gèlli. Je me demande souvent si ce n'est pas une déformation de notre nom... Et la descente continua tout au long du siècle dernier, où mes aïeux s'établirent au mas du Lardou pas très loin de La Haute Levade, dans la Commune de Sainte Cécile d'Andorge.

Après s'être embauché à la Compagnie des Mines de La Grand Combe à l'âge de treize ans, mon père, cinq ans plus tard, fut fait soldat par la République revancharde, à cause de la guerre de 14-18. Il fut mobilisé en 1914, à dix-huit ans, et il eut la chance inouïe de finir la guerre sans une égratignure, ce qui était un phénomène rare chez les hommes de sa génération.

Après l'armistice, mon père épousa ma mère. Il la connaissait bien avant la guerre, si j'en juge par les innombrables cartes postales qu'il lui adressa depuis le front et que j'ai encore dans une boîte, écrites sûrement par un copain, car mon père, à cette époque, ne savait ni lire ni écrire : c'est sa femme qui lui apprit...

Ma famille maternelle habitait Champclauson, et de Gèlli à Champclauson, il n'y a guère qu'une petite heure de chemin en passant par le terrain d'aviation actuel. A cette époque, c'était une vulgaire promenade...

A peine marié, mon père, dégoûté de la Mine, s'embaucha au chemin de fer PLM et on le mit en poste à Sète, qui s'écrivait Cette, comme Alès s'écrivait Alais... Autres temps, autres orthographes et autres mœurs !

C'est d'ailleurs à Alais que mes parents furent bientôt de retour, après un séjour sétois de quelques années pendant lesquelles naquit ma sœur Alice.

Mon père travaillait toujours au PLM. Il arborait une tenue de fort drap bleu et une casquette à visière noire munie d'un liseré où s'inscrivait le sigle PLM encadré de deux étoiles dorées. Ma mère disait : « Mon mari travaille à la gare! »... En effet, il était employé au triage du plan d'Alès où il faisait les trois huit. Juché sur un wagon, il agitait toute la journée un drapeau rouge et soufflait avec violence dans

le sifflet réglementaire que lui fournissait le PLM : il faisait le tri des wagons sur des voies diverses selon leur destination.

Mais cela ne suffisait pas à le satisfaire, car il avait la bosse du commerce. Il acheta, dès qu'il le put, une boucherie au plan d'Alès, puis un Restaurant, dans le Faubourg d'Auvergne, vers 1935.

Mes parents créèrent ce Restaurant, qui, je crois, n'existait pas auparavant. La maison mitoyenne à plusieurs étages existe encore. Le garage et la cave donnaient sur l'ancien chemin de Tamaris, le rez-de-chaussée, sur la route de Saint Ambroix. Il y avait deux étages au-dessus.

On rentrait, de plain-pied, du trottoir dans la vaste salle à manger du Restaurant par une grande porte vitrée. Tout autour de la salle se trouvaient installées de petites tables carrées à quatre places.

Au centre trônait une très grande table ovale en chêne avec des rallonges amovibles. C'était la table de cérémonie où s'installaient les (rares) clients de luxe ou bien les banquets...

Mon père recrutait la clientèle «à la gare» : je veux dire, les pensionnaires. C'était surtout de jeunes gens célibataires qui travaillaient au PLM. Il s'agissait de ceux que l'on appelait alors (plus souvent qu'aujourd'hui) les « gavots ». Le terme n'est pas méprisant, seulement terminologique. Mais, chez nous, il s'applique à des gens totalement différents selon les lieux...

Ainsi, pour les alésiens, le pays des gavots commence à La Grand Combe. Pour les Grand-Combiens, c'est à Chamborigaud. De toute façon, les gavots sont toujours ceux qui se trouvent plus au Nord...

A vrai dire, les pensionnaires du Restaurant venaient souvent de La Bastide, ou même de Langogne. Tout autour de la salle se trouvaient les casiers numérotés où les pensionnaires laissaient leurs serviettes de table soigneusement pliées. C'était le signe visible qu'ils faisaient partie du Restaurant, de leur installation : leur place était marquée du numéro de leur casier à serviette.

Parmi une cinquantaine de pensionnaires anonymes se distinguaient deux personnages hauts en couleur qui méritent ici quelques lignes à leur mémoire.

Il y avait là le père Dufour, authentique auvergnat,

arrivé un jour à Alès par le Faubourg d'Auvergne, comme il se doit. Il se rendait à Toulon, paraît-il, s'engager dans la marine, où il avait fait son service militaire. Or, le père Dufour resta à Alès, pour des raisons inexplicables.

Il avait trouvé au Restaurant sa table et sa chère quotidienne. A la gare d'Alès, il avait trouvé sa raison sociale : porteur et commissionnaire. Il livrait les bagages des voyageurs partout en ville aux adresses qu'on lui indiquait. Son instrument de travail était constitué par une carriole qu'il tirait lui-même par les brancards, la bricole en bandoulière, comme un âne.

Il lui arriva même un soir de trimballer sur son engin une belle dame à ombrelle qu'il déversa élégamment sur le trottoir du restaurant devant ma mère médusée. Après avoir soupé à la table de la belle étrangère (dont il était le seul, comme Auvergnat, à comprendre le jargon parisien !), et après avoir entonné force verres de vin, le père Dufour véhicula la cliente jusqu'à un hôtel sur le quai du Gardon.

Il traversa ainsi toute la ville d'une démarche un peu chancelante. Ma mère, en voyant s'ébranler l'équipage, avait déclaré d'un ton lugubre :

« *Vai la virapassa, aquélo fénno !!* »

(Il va la renverser, cette pauvre femme !)

Mais cette prévision catastrophique ne se réalisa pas et la rescapée du « carétou » (qui devait se croire à Shangai) put reprendre un train pour Paris, le lendemain. Cette cliente de luxe constitua l'heure de gloire du père Dufour. Plus jamais pareille aubaine ne lui advint...

Le restaurant hébergeait aussi un autre phénomène (de foire celui-là), que les gosses du quartier avaient surnommé «Triple Muscle».

C'était une espèce de géant Slave, soi-disant russe, qui n'articulait que quelques rares mots de Français. Cet énergumène, au dire de mon père, qui se flattait de comprendre ses borborygmes, ses onomatopées et ses gesticulations, était un ancien de la Légion...

Été comme hiver, par canicule ou frimas, il allait, vêtu d'un pantalon de toile et d'un tricot de corps échancré jusqu'au sternum. Mon père l'employait à transporter des tonneaux de vin depuis le magasin de sa soeur (O 20 100 O, Rue d'Avéjan), jusqu'au Restaurant. Ceux qui

connaissent Alès apprécieront la balade.

Le russe portait allègrement un tonneau dont le volume aurait rebuté un mulet, jusque dans la cave. Cela lui valait quelques repas ...

Pendant que ma mère était aux fourneaux, et qu'elle veillait à la saine gestion de leur commerce, mon père, lui, dès son travail de cheminot terminé, montait dans sa voiture, une Mathis, dont j'aurai l'occasion de reparler. Il écumait la région, jusqu'à Villefort et au-delà, afin de ramener au moindre prix denrées et victuailles, tant solides que liquides !

L'épisode du Restaurant dura jusqu'à la guerre qui marqua une triste période pour ma famille : mon père fut mobilisé une deuxième fois, et pendant sa mobilisation (comme réserviste, vu son âge), ils eurent la douleur de perdre ma soeur, alors âgée de dix-huit ans.

Après ce deuil, après l'armistice et la démobilisation de mon père, dégoûtés de tout, ils se retirèrent à La Haute Levade, où je naquis, en pleine guerre...